

Que peut le cinéma?

Marie-Claude Loiselle

Numéro 143, septembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25169ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Loiselle, M.-C. (2009). Que peut le cinéma? *24 images*, (143), 3–3.

QUE PEUT LE CINÉMA ?

P our les uns, nous vivons une crise économique passagère. Pour les autres, les défaillances du système économique actuel, aussi perceptibles dans le domaine de la finance, du crédit, de l'immobilier que dans la manière d'utiliser (surexploiter) les ressources naturelles et ses effets collatéraux, les dérèglements climatiques, constituent des signes sans équivoque que nous en sommes à un point tournant de l'histoire, dont nous ne percevons en ce moment que les premières manifestations. Difficile de contester cette évidence lorsque l'on sait que Joseph Stiglitz, prix Nobel d'économie 2001 – qui n'a rien d'un partisan de la gauche – a déposé à la conférence de l'Assemblée générale de l'ONU en juin dernier un rapport dans lequel il nomme « rupture historique » ce qu'il définit comme la première crise généralisée de la mondialisation, soulignant l'absolue nécessité de transformer de façon radicale les bases du modèle économique libéral – cette idéologie dont on a vu les rouages admirablement bien disséqués dans *L'encerclement* de Richard Brouillette.

Mais face à ce système tentaculaire menacé aujourd'hui par le détraquement de ses propres mécanismes, qui risque de mener un nombre incalculable d'individus ou de collectivités vers le chaos – s'il ne s'y sentent pas déjà un peu plongés –, face à des perturbations hors de toute mesure, que peuvent les artistes ? De quelle façon le cinéma peut-il parler de ce dérèglement qui gagne nos sociétés ? Comment témoigner de ce qui s'annonce comme le bouleversement d'un ordre du monde qui prétendait s'imposer de façon permanente sans en devenir le simple spectateur, impuissant ou encore satisfait de voir tant de viles certitudes s'effondrer, espérant seulement demeurer hors d'atteinte des perturbations ?

Devant l'oppression quotidienne, l'art peut bien sûr devenir une « arme de résistance massive », comme le rappelle dans ses « Itinérances vidéographiques » du présent numéro notre collègue Marc Mercier, qui participait récemment au premier festival d'art vidéo et performance en Palestine, mais aussi l'« affirmation d'un droit à vivre des situations « normales » », « à vivre malgré tout » en faisant fi de tout ce qui voudrait réduire tant d'hommes et de femmes à un état de muette soumission. Toutefois, devant ce qui prend une envergure planétaire, il faut savoir regarder au-delà des destins individuels et des contingences du quotidien, même en s'y attardant. C'est ce que fait Jia Zhang-ke lorsque dans *Still Life*, pour traduire quelque chose de l'inéluctable marche du monde moderne qui pèse sur les individus, il filme un ouvrier venu participer à la démolition d'une ville que la construction d'un barrage engloutira sous les eaux. C'est aussi ce que fait de façon magistrale Charlie Chaplin dans *Modern Times*, y abordant tout à la fois l'asservissement de l'homme à la machine, l'automatisation, la course au bonheur de l'Amérique, mais aussi la souffrance des déshérités durant la Grande Dépression, les iniquités sociales, le chômage, les mouvements ouvrier et communiste, etc.

De quelle façon les artistes peuvent-ils faire face au trouble de cette époque sans mettre au premier plan les symptômes d'un malaise ? Même si la tentation est forte de jouer le rôle de « celui qui a vu »,

à quoi peut bien rimer de dresser le catalogue des signes externes de la crise si l'on n'arrive pas à en dégager une perspective plus vaste ? Lorsque l'on voit que ce qui paraît d'une bonne intention de l'ONF – celle précisément de s'intéresser à la crise actuelle – se traduit par la production d'un site Web¹ (*coast to coast!*) dont le but, dit-on, est de témoigner « de l'impact de la récession dans la vie des gens », mais en lançant un appel à ceux « qui auraient été confrontés ces derniers mois à une baisse de leurs revenus », on demeure pantalois devant ce qui apparaît comme une vision étriquée issue pourtant d'une institution qui se targue d'être engagée dans le monde d'aujourd'hui et d'aborder les enjeux sociaux importants. Comme si ce vaste bouleversement mondial n'avait de sens concret sur notre coin de continent que dans nos sphères individuelles, à l'écart du reste du monde, bien loin de nous préoccuper de porter un regard global sur ce qui se joue en ce moment. Comme si surtout le caractère dramatique de la crise que l'on connaît se résumait finalement à une diminution (momentanée) du pouvoir d'achat du consommateur... canadien. Mais on peut supposer que, à l'ère où la droite conservatrice au pouvoir renoue avec l'obscurantisme, cette institution fédérale préfère promouvoir les projets les plus inoffensifs possible et ne pas prendre le risque de créer une quelconque commotion par des films qui brasseraient résolument la cage ou participeraient à éveiller les consciences. Peut-on imaginer aujourd'hui que puisse surgir de l'ONF un film aussi visionnaire et percutant que *24 heures ou plus...* de Gilles Groulx, aussi politiquement engagé qu'*On est au coton* de Denys Arcand ?

Voir au-delà des contingences du moment, ouvrir notre regard sur une perspective plus large, c'est aussi savoir prendre en compte la destinée d'une communauté, et de cette communauté à l'intérieur de toutes les communautés humaines. Ce que la société actuelle, qui n'existe que pour et par la consommation, a réussi à accomplir, c'est de faire éclater les collectivités en individus atomisés, crispés sur le seul souci de leur propre bien-être. Il y a trente ans, Gilles Groulx proposait la vision d'un homme sur le monde et il le faisait en cinéaste qui se sent partie prenante d'une collectivité, lié à elle dans un destin commun. En 2009, ce qu'on nous annonce, c'est l'inventaire dressé par un collectif de professionnels de l'audio-visuel parti recueillir des fragments d'histoires individuelles. On ne peut qu'espérer que de tous ces témoignages pourra néanmoins se dégager un portrait plus vaste de l'état de notre monde, car le plus grand défi qui se pose aux cinéastes d'aujourd'hui, devant des bouleversements qui nous dépassent tous, c'est de parvenir à ce que leurs créations jettent un pont entre les individus, entre les collectivités, mais aussi entre l'ici et l'ailleurs. C'est à cette condition qu'elles sauront trouver une résonance universelle.

Marie-Claude Loiselle

1. On pourra voir concrètement sous peu ce qui en résultera, les premiers « documentaires » devant être en ligne à la fin de l'été (www.pib.onf.ca). Nous y reviendrons...